

Voir l'invisible
Hélas pour moi de Jean-Luc Godard

Marie-Claude Loiseau

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiseau, M.-C. (1994). Compte rendu de [Voir l'invisible / *Hélas pour moi* de Jean-Luc Godard]. *24 images*, (71), 64–64.



Gérard Depardieu et Laurence Masliah.

VOIR L'INVISIBLE

par Marie-Claude Loisele

Les rapports qui existent entre les films de Godard et une importante partie du public reposent sur un immense malentendu. Que lui reprochent tant ceux qui le vilipendent? En somme rien d'autre que de détruire la narration traditionnelle assujettie à ce même ordre de la raison que celui qui régit quotidiennement notre façon d'appréhender le monde. Godard refuse de céder aux exigences du discours cohérent qui n'apparaît autrement que comme une forme dissimulée du pouvoir. Toute pensée qui se développe vise à convaincre l'autre, le spectateur, que ce qu'on lui montre est vrai. Or, tout poète qu'il est, Godard cherche au contraire à «défaire le langage comme prise de pouvoir».¹

Aussi, affirmer si vite, de la part de certains critiques (même ceux qui ont déjà feint d'adhérer à cet univers), que le seul but de Godard est de s'offrir la tête du bon spectateur pourtant disposé à tenter de comprendre, c'est tout bêtement voir son travail en dormant. C'est s'acharner, au détriment des films, à les imaginer autre que tels qu'ils sont. Le problème n'est pas du côté de Godard mais plutôt du côté de ceux qui croient qu'il existe un sens caché dans ses films dont seuls les initiés sauraient en décrypter la logique.

Or les plus irrités devant *Hélas pour moi* semblent être ceux qui, ne pouvant plus se forger un parcours cohérent, qui leur donnerait une victoire finale sur le film, s'en sentent misérablement exclus.

«Il y a des gens qui disent qu'ils n'ont pas tout compris dans mes films. Mais il n'y a rien à comprendre, dit Godard. Y'a qu'à entendre, et prendre.»² Il n'y a rien à comprendre parce que la vérité, comme il le fait dire à l'éditeur, Abraham Klimt, dans *Hélas pour moi*, n'a pas la propriété d'être transmissible. L'imperceptible n'est pas une chose communicable — au sens où l'idéologie des mass media laisse entendre que toute chose peut l'être. C'est qu'en effet, Godard désigne d'une part «l'imperfection du langage cinématographique», mais aussi le fait qu'«il y a toujours quelque chose d'avalissant dans l'exhibition de la vérité toute nue», comme le dit Abraham Klimt en voix off.

Ainsi, Godard veut «tout reprendre au début», à l'origine même du cinéma, ce que suggère l'entrée du train en gare qui succède à cet énoncé, pour retrouver le moment où notre perception n'était pas restreinte par le sens défini et figé que nous donnons aux choses. Une femme en voix off dit: «Notre époque est à la

recherche d'une question perdue, comme fatiguée par toutes les bonnes réponses.» Pour se détourner de ces réponses qui organisent la vérité du monde, Godard choisit — et plus que jamais — la musique, le seul moyen pour lui de ramener l'essentiel à la surface. La musique: langage antérieur à la parole. On pourrait dire d'*Hélas pour moi* qu'il est la première symphonie de Godard. Plus discrète que dans ses précédents films où elle venait constamment briser la continuité sonore, la musique ici, d'une puissance contenue, se mêle aux voix, au bruit de l'eau, au grondement lointain de l'orage, pour devenir presque le poumon du film. La musique — la petite Antigone, comme la nomme Godard —, est ce qui aide à voir ce que l'image ne peut contenir à elle seule.

C'est ainsi qu'aux «je ne vois pas» plusieurs fois répétés par Abraham Klimt, la jeune fille finira par répliquer: «Il n'y a tout bonnement rien à voir». Rien à voir avec les yeux. Depuis longtemps il est question d'aveuglement chez Godard mais il s'agit de la première fois que l'imperceptible est à ce point au cœur du film, représenté ici par la figure de Dieu: «matière fantôme, omniprésente mais invisible». Une matière fantôme que Rachel, la terrienne, refuse d'inclure dans sa perception de l'univers parce qu'elle croit, comme elle le dit, qu'il faut un corps pour aimer, pour exister.

Ce qui, inlassablement, guide le travail de Godard est ce désir de nous faire percevoir ce que l'on ne peut appréhender par notre regard ordinaire sur les choses. Mais, comme le rappelle la jeune fille d'*Hélas pour moi*: «Voir l'invisible est fatigant». C'est sans doute ce que trouvent ceux qui méprisent ce poème magistral et émouvant. ■

1. Gilles Deleuze, *Pourparler*, La différence, p.63.

2. Jean-Luc Douin, *Jean-Luc Godard*, Rivages, p.87.

HÉLAS POUR MOI

France-Suisse 1993. Ré.: Jean-Luc Godard. Ph.: Caroline Champetier. Mont.: Godard. Son: François Musy. Int.: Bernard Verley, Laurence Masliah, Gérard Depardieu, Jean-Louis Loca, Anny Romand, Roland Blanche. 84 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.